

## Présentation

### Simone Weil, contemporaine

Tandis que l'Europe connaît une montée de l'extrême-droite et des revendications identitaires, que le terrorisme bouleverse mondialement les esprits et les vies, que les guerres sévissent plus que jamais au Moyen-Orient et que les réfugiés et les migrants traversent les pires épreuves de l'exil, ce numéro de *Tumultes* propose de relire Simone Weil (1909-1943). Est-ce indifférence ou provocation ? Ni l'une ni l'autre : il s'agit de relire Simone Weil à l'aune de nos inquiétudes sociales et politiques actuelles, car sa réflexion éclaire nos sombres temps. D'inspiration platonicienne et pourtant matérialiste, intellectuelle et ouvrière, mystique et politique, cette femme à la vie fascinante et tragique laisse derrière elle une œuvre complexe qui pourrait paraître hétéroclite, voire contradictoire. Pourtant, des *Réflexions sur les causes de la liberté et de l'oppression sociale* (1934) jusqu'à *L'enracinement* (1943), sa pensée manifeste une volonté constante de se tenir au contact du monde en vue d'en diminuer le malheur. Il faut, suggère Simone Weil, comprendre les effets de la force et de la domination sur les différentes dimensions de l'organisation sociale et psychique, tout en cherchant les voies par lesquelles on peut répondre aux multiples formes de répression. En ce sens, le maintien de la pensée — résistance intérieure visant à perdurer dans la lucidité malgré le malheur — est une manière de contrebalancer la violence et les aléas de la vie politique.

Celles et ceux qui souffrent le plus sont souvent ignorés socialement. Le malheur rend muet, inaudible, invisible. Attentive à la conjoncture du réel, aux événements, aux jeux de pouvoir et aux effets mécaniques des forces qui transforment les hommes et les femmes en « choses », Weil évite tout espoir creux, tout imaginaire illusoire. Son réalisme politique ne l'empêche cependant pas de conjuguer son

analyse des causes de l'oppression à une aspiration vers le Bien et l'éternel. Car le malheur, fait-elle remarquer, est une déchéance sociale et transforme toutes les sphères de la vie humaine. La réponse au malheur est politique, mais ne saurait être cantonnée à la sphère traditionnelle du politique. Aussi, Simone Weil nous invite-t-elle à méditer les défis et les conditions propres à une vie pleinement humaine : la pensée et l'action ; l'esthétique et l'éthique ; l'art et la science ; la morale et la nécessité ; le politique et le religieux ; le langage et la lecture ; la personne et le collectif ; le singulier et l'universel ; le temporel et l'éternel ; la force et la grâce.

Ce numéro de *Tumultes* est placé sous le signe de l'oppression et de la liberté, deux notions clés de la pensée weilienne, mais aussi deux opposés qu'il demeure urgent de réfléchir dans leur complexité et leur forme d'apparitions multiples. Car l'oppression a divers visages et de multiples effets, tout comme les exigences de liberté prennent racine dans des sphères variées. Cette livraison de *Tumultes* explore ainsi différentes tensions de l'œuvre weilienne en prenant soin d'illustrer les résonances qui demeurent troublantes d'actualité. Devant le désarroi identitaire croissant, entre le déracinement culturel, l'exil, la discrimination et le renfermement sur soi, il importe de réfléchir à ceux qui se sentent « en marge du monde » (Sophie Cloutier). Regarder vraiment un malheureux, un exclu, ceux et celles qui habituellement sont invisibles, c'est déjà diminuer sa souffrance. L'attention au monde et à autrui peut transformer radicalement les rapports sociaux (Sophie Bourgault). Cette capacité d'attention, possible pour tout être humain, d'écoute, de silence et de parole devient une posture de résistance face à la croissance du bavardage politico-économique qui, plutôt que d'être le lieu de réels échanges, contamine la place publique et occulte bien souvent les véritables enjeux (Rebecca Rozelle-Stone). Notamment, l'attention se révèle être l'une des facettes d'un travail non servile, élément ignoré dans nos régimes de travail technocratiques et axés sur la performance (Éric Lecerf). L'amour, lui aussi, est un vecteur de transformations sociales et devient une posture politique permettant de diminuer la souffrance d'autrui (Martine Leibovici). Entre les jeux du pouvoir et des contre-pouvoirs, Simone Weil, en convoquant notamment l'attention et l'amour, cherche à répondre à l'oppression avec *autre chose que la force constituant les rapports de domination*. Il s'agit, pour elle, de cultiver une pensée et une action qui ne sont pas constituées par la volonté de puissance (Stefania Tarantino). C'est pourquoi, nous rappelle Weil en reprenant La Boétie, les différents systèmes d'oppressions — qui ne cessent de susciter révoltes et indignations —

doivent être combattus grâce au désir de liberté, mais en prenant soin d'y articuler également les besoins d'amitié et d'obéissance (Julie Daigle). Le besoin d'obéissance, qui certes ne renvoie pas à une soumission de la personne devant les tyrannies de toutes sortes, engage l'être humain à respecter un ordre qui dépasse son propre *ego* et qui fait sens vers quelque chose de plus grand que lui. Cette situation rappelle, dans une certaine mesure, la relation à l'esthétique comme décentrement de soi. Le Beau présent dans l'art nous invite à la contemplation et au désir de laisser cette beauté intacte. En ce sens, la beauté ne promet rien et n'invite pas à l'accaparement ; elle révèle un rapport au réel dans lequel triomphe l'amour plutôt que l'intérêt. Ainsi, l'émotion inspirée au contact du Beau offre une voie vers l'amour du monde et des autres ou, du moins, favorise un exercice par lequel la subjectivité se libère de ses tourments égocentrés et de sa vulnérabilité face aux valorisations sociales vides (Nicolas Poirier).

Les écrits de Simone Weil ont par ailleurs été profondément affectés par la question coloniale, par les effets de la guerre et par la montée des extrêmes. Weil aura cherché sa vie durant une mesure humaine dans un siècle démesuré, attentive aux contradictions du politique qui donnent sa dimension tragique à l'existence. L'amour en politique, bien qu'infiniment fragile devant la force, est une manière pour la philosophe de penser un autre héroïsme, diamétralement opposé à l'image virilisée et aristocratique des figures traditionnelles (Pascale Devette). Alors qu'aujourd'hui certains prônent un retour à la tradition européenne « authentique », dans laquelle l'étranger est source de méfiance ou de mépris, Weil lisait déjà dans cette tradition un amalgame de sources extérieures à l'Europe qui ont façonné cette identité : le grand tort de l'identité européenne moderne est de se considérer comme un tout hermétique, alors que ses racines lui sont externes (Robert Chenavier). Ne posant pas de frontière imperméable entre les disciplines, Weil analysera entre autres, dans *L'enracinement*, la déroute de la France et l'illégitimité du régime de Vichy ; elle tentera de poser les bases d'une société libre en réfléchissant à une « Étude pour une déclaration des obligations envers l'être humain ». L'universalité des obligations placée en amont de la citoyenneté, c'est tout un rapport à l'humain trop souvent bafoué derrière les règles d'État, à qui l'on redonne de nouvelles fondations (Michel Narcy).

De l'actualité et de la pertinence de la réflexion de Simone Weil pour notre situation, un exemple suffira qui se tient sur l'arête la plus pure, la plus acérée, la plus paradoxale de la pensée dans son rapport à

l'action. Et qui témoigne du sens de la résistance de la pensée, résistance dans la pensée et par la pensée, à la logique de la force comme à la force de la logique. Dès 1940 Simone Weil conçut le projet d'une « Formation d'infirmières de première ligne » qu'elle proposait d'envoyer sur le front pour soigner les blessés. Un argument fonctionnel pouvait servir à justifier une opération dangereuse et apparemment très irréaliste — exposer des femmes désarmées au feu de l'ennemi — : nombre de soldats blessés pouvaient être sauvés s'ils recevaient des soins immédiats. Mais la proposition de Simone Weil n'a-t-elle pas une autre dimension qui vaut pour nous comme une leçon politique face à l'état d'urgence décrété par le gouvernement en réponse aux attentats terroristes ou face aux brutalités policières régulièrement infligées aux migrants et réfugiés que ce soit dans la « jungle » de Calais ou dans le campement de Stalingrad à Paris ? À la force destructrice, opposer non pas une force supérieure et tout aussi destructrice, mais l'attention d'un corps d'infirmières destiné à prodiguer des soins, à panser les plaies, à réparer les vies. À la violence, opposer la douceur ; à l'héroïsme de la brutalité, le courage de l'humanité ; à la virilité la tendresse. Pensée folle, dira-t-on ; oui mais combien subtile et profonde, intelligente et juste ! Car au lieu d'intégrer le rapport des forces, elle en déplace les termes et le déconstruit, faisant apparaître le plan où l'enjeu de tout affrontement se livre : la mesure d'humanité qui rend le rapport humain, la société humaine, le monde humain. On croit vaincre la force par la force ; Simone Weil sait qu'on ne la vainc que par l'humilité d'une pensée qui résiste à l'envoûtement de la force. Il y a conflit entre deux inspirations.

*« Les S.S. constituent une expression parfaite de l'inspiration hitlérienne. Au front, si l'on en croit des rapports apparemment impartiaux, ils ont l'héroïsme de la brutalité ; et ils le poussent jusqu'à l'extrême limite que le courage peut atteindre. Nous ne pouvons pas montrer au monde que nous valons mieux que nos ennemis en dépassant leur degré de courage, car ce n'est pas possible quant à la quantité. Mais nous pouvons et devons montrer que nous avons une qualité de courage différente, plus difficile et plus rare. Le leur est d'une espèce brutale et basse ; il procède de la volonté de puissance et de destruction. Comme nos buts sont différents des leurs, notre courage procède aussi d'une tout autre inspiration. »*

*Aucun symbole ne peut mieux exprimer notre inspiration que la formation féminine proposée ici. La simple persistance*

*de quelques offices d'humanité au centre même de la bataille, au point culminant de la sauvagerie, serait un défi éclatant à cette sauvagerie que l'ennemi a choisie et qu'il nous impose à notre tour. Le défi serait d'autant plus frappant que ces offices d'humanité seraient accomplis par des femmes et enveloppés d'une tendresse maternelle. [...] Un courage qui n'est pas échauffé par la volonté de tuer, qui au point du plus grand péril soutient le spectacle prolongé des blessures et des agonies, est certainement d'une qualité plus rare que celui des jeunes S.S. fanatisés<sup>1</sup>. »*

Saura-t-on entendre la leçon ? Ou s'offusquera-t-on d'un tel rapprochement ? Croit-on être quitte du problème humain et mondain que pose la violence terroriste aujourd'hui en opposant à la brutalité des tueurs qui répandent une terreur aveugle et destructrice une autre violence de force supérieure ? Ou saisira-t-on ce problème sur le plan politique où il se pose, celui de la constitution d'une société nourrissant le terrorisme en son sein, ce qui exige de nous que nous regardions en face ce que cette société a fait du lien humain ? Et aux réfugiés qui tentent de survivre et se dotent d'abris de fortune pour soutenir dans la dignité une existence dont l'État et l'Union européenne leur dénie le droit, convient-il d'opposer la violence policière d'une destruction des lieux de vie et d'expulsions forcées ? Ne devons-nous pas, nous, solliciter à notre manière un nouveau corps d'infirmières et d'infirmiers obéissant aux règles de l'hospitalité, de l'accueil et du soin qui opposerait à la violence des tractopelles et des assauts des CRS la candeur délibérée d'une humanité revendiquée ? N'était-ce pas ce que le gouvernement aurait dû offrir aux migrants de la « jungle » qu'il a préféré détruire : des logements, des douches, des sanitaires, des cuisines, des bibliothèques, des écoles, des infirmeries ? De quoi soigner les vies blessées plutôt que les blesser davantage encore ?

L'intelligence à laquelle nous pousse la réflexion de Simone Weil est celle de déplacements inattendus et surprenants de la pensée qui font surgir le sens des situations hors de la logique qui les impose. Il nous revient de la suivre sur cette voie, de nous efforcer à notre tour de penser autrement. Par exemple, sa manière de percevoir le sens de la guerre et ses effets destructeurs en 1937, dans cet admirable petit

---

1. Simone Weil, « Projet d'une formation d'infirmières de première ligne », Lettre à Maurice Schumann du 30 juillet 1942, *Écrits de Londres*, Paris, Gallimard, 1957, pp. 174-175.

texte intitulé « Ne recommençons pas la guerre de Troie », ne méritait-elle pas que nous réfléchissions à la logique dans laquelle nous entraîne le terrorisme actuel si l'on ne s'efforce pas de déplacer les plans de pensée et d'action ?

*« Quand il y a lutte autour d'un enjeu bien défini, chacun peut peser ensemble la valeur de cet enjeu et les frais probables de la lutte, décider jusqu'où cela vaudra la peine de pousser l'effort ; il n'est même pas difficile en général de trouver un compromis qui vaille mieux, pour chacune des parties adverses, qu'une bataille même victorieuse. Mais quand une lutte n'a pas d'objectif, il n'y a plus de commune mesure, il n'y a plus de balance, plus de proportion, plus de comparaison possible ; un compromis n'est même pas concevable ; l'importance de la bataille se mesure alors uniquement aux sacrifices qu'elle exige, et comme, de ce fait même, les sacrifices déjà accomplis appellent perpétuellement des sacrifices nouveaux, il n'y aurait aucune raison de s'arrêter de tuer et de mourir, si par bonheur les forces humaines ne finissaient par trouver leur limite. Ce paradoxe est si violent qu'il échappe à l'analyse<sup>2</sup>. »*

En soulevant les paradoxes, Simone Weil nous invite à ne pas les laisser s'échapper. Le paradoxe est peut-être la résistance de la pensée à l'évidence de la logique. Encore trop peu lue, l'œuvre de Weil, dont les propositions et les prédictions demeurent saisissantes d'actualité, pose les bases d'une réflexion dont la réalité même, entre la crise de l'identité, le déchaînement de la terreur et le déracinement des banlieues, la précarisation des travailleurs et l'incapacité de l'Europe à accueillir les migrants, nous pousse à l'exigence de penser notre monde sans pour autant emprisonner la pensée dans les postulats qui forment les mêmes chaînes que celles qui traversent nos quotidiens. Weil nous invite à perdurer, à résister dans l'effort de penser. Au travers de la diversité des thématiques soulevées, le lecteur découvrira ainsi une démarche tout à fait weilienne : réfléchir ensemble une multiplicité d'éléments qui se révèlent interconnectés et composent la réalité sociale et politique. Complexité et harmonie de la pensée weilienne, les textes ici réunis suivent les traces de la philosophe autour de quatre axes qui lui étaient chers : la pensée, le travail et la liberté, l'existence et, finalement, les jeux du politique.

Pascale Devette et Étienne Tassin

---

2. Simone Weil, « Ne recommençons pas la guerre de Troie » (Pouvoir des mots), in *Écrits historiques et politiques*, Paris, Gallimard, 1960, pp. 256-257.